

ENCYCLOPÉDIE

ÉCONOMIQUE,

OU

SYSTÈME GÉNÉRAL

I^{re}. D'OECONOMIE RUSTIQUE,

CONTENANT

Les meilleures pratiques pour fertiliser les terres , & tirer parti des marais , des communes , des montagnes , des eaux , des denrées & des animaux tant sauvages que domestiques.

ON Y TROUVE

Les connoissances les plus essentielles sur la culture & les usages des herbages , des fleurs & des arbres ; sur les instrumens pour toute sorte de culture ; sur les labours , les engrais de toute espèce ; sur le choix & la préparation des grains , l'irrigation , le mélange des terres ; sur l'exploitation des mines ; sur les insectes utiles & nuisibles ; sur les vers à soie & les abeilles ; sur le choix , l'usage , l'entretien , les maladies & les remèdes du bétail & de la volaille ; sur la chasse & la pêche ; sur l'influence des météores & du climat , &c.

II^{re}. D'OECONOMIE DOMESTIQUE,

CONTENANT

La conservation des grains , des fleurs , des fruits & des légumes ; la construction des granges , des greniers , des caves , des laiteries & des fruiteries ; la manière de faire toutes sortes de fromages , de liqueurs , de compotes , de pâtes , de parfums , de confitures , de raiïines , de glaces & autres choses d'office ; la préparation du pain & des alimens , du lin & du chanvre ; les embellissemens des jardins , &c.

AVEC

Une idée générale & suffisante des arts qui ont un rapport direct à ces divers objets.

III^{re}. D'OECONOMIE POLITIQUE,

CONTENANT

Les vrais principes des rapports de l'industrie & du commerce avec l'Agriculture , & de l'influence de la police des États sur cet art.

Ouvrage extrait des meilleurs livres qui ont paru jusqu'à ce jour sur ces matières , traitées chacune par des personnes instruites principalement par une constante expérience : le tout revu par quelques membres de la Société Oeconomique de BERNE.

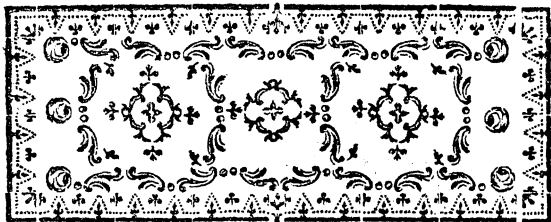
TOME DIXIÈME.



YVERDON,

M. DCC. LXXI.





ENCYCLOPÉDIE ÉCONOMIQUE.

M I C

MICOCOULIER, ou ALIZIER. *Lotus arbor. Celtis fructu nigricante* J. R. H. On en fait sans peine des fourches à trois fourchons. C'est la ville de Sauve en Languedoc, qui a l'art de tailler cet arbre dans ce but, & qui fait façonner cet instrument.

Cet arbre pousse constamment à l'aisselle de chaque feuille, trois bourgeons, d'où naissent après une coupe faite à propos, les trois fourchons. Ce n'est qu'à la sixième année ou à la huitième, que les fourches sont en état d'être coupées. Après avoir coupé le manche & les trois fourchons de la grandeur convenable, on achève de les façonner à l'aide de la chaleur du four, & en engageant les fourchons dans une espèce de grille de bois à trois traverses. Cet arbre aime un terrain gros & humide, & devient ~~un~~ grand qu'un orme. On peut

en faire des avenues, & il se multiplie aisément de semences. Le bois est pliant.

MI-COTE. *Ma maison, ou mon jardin, est à mi-côte.* Ces termes signifient l'endroit qui marque à peu près le milieu d'une colline aisée, c'est-à-dire, une colline peu roide ou peu difficile, soit à monter, soit à descendre : de sorte que cet endroit pourroit passer pour une plaine, s'il ne se trouvoit plus haut que beaucoup de terres voisines, sur lesquelles il commande. Il fournit le plaisir d'une vue belle & étendue. Ce sont ces sortes de situations qu'on souhaite le plus, quand elles ont sur-tout l'avantage d'une bonne exposition.

MIEL : substance dont la saveur est douce, & que l'on peut comparer avec la saveur du sucre. C'est un suc que les abeilles recueillent de différentes parties des végétaux, & principalement des fleurs odorantes. Ainsi il est de bonne, ou mauvaise qualité, suivant les plantes que les abeilles ont à leur portée. Il faut qu'il soit blanc, ou bien de couleur dorée, fort odorant, & très-aromatique, doux, & d'une bonne consistance. Il est tel, quand on l'a récemment tiré de la ruche, alors, quoique liquide & transparent, il est un peu épais, de sorte qu'au bout de quelque tems, on le trouve tout congelé, dur, & assez difficile à tirer du vaisseau dans lequel on l'a mis : quoiqu'il soit facile de lui redonner sa première forme, en le mettant sur le feu. C'est pourquoi on ne doit point rebuter le miel dur & congelé, pourvu qu'il ait les marques de

bonté mentionnées ci - dessus. Voyez l'article MOUCHE - A - MIEL.

Le *miel vierge*, est celui que l'on croit être recueilli par les jeunes abeilles, lequel est d'un jaune, tirant sur le blanc. Il est estimé le meilleur de tous, mais il faut qu'il soit employé fort récent, de crainte qu'une partie de son odeur subtile & aromatique ne se dissipe en le gardant trop long - tems, qu'il ne s'aigrisse, & qu'enfin il n'acquiere quelque espee de corruption par l'humidité de l'air, qui est capable de le ramollir, & même le dissoudre avec le tems, ce qui arrive d'ordinaire au miel gardé d'une année à l'autre. Swammerdam pense que le vrai miel vierge est celui que les abeilles ont déposé dans des cellules uniquement réservées à cet usage, & qui n'ont jamais servi que de magasin: il ajoute que, pour l'avoir pur, il faut le faire couler de lui - même des alvéoles, sans le presser en aucune sorte.

La seconde qualité de miel est le *miel blanc*. Il y a ensuite le miel *commun*, ou à *lavemens*. On tire de beau miel blanc, en pressant de beaux gâteaux où n'y a ni couvain ni miel brut. Le miel à lavemens est exprimé de tous les gâteaux, sans choix.

Miel brut. Voyez CIRE.

Le miel est chaud & sec, fort déterfis. Voyez HYDROMEL. Il a une propriété singuliere pour préserver de corruption les suc des plantes, les racine, les fleurs, les fruits, la viande même: enforte que les Bedas, habitans de Ceylan, coupent les animaux par morceaux, qu'ils

mettent avec du miel dans le trou d'un arbre, à une brasse au dessus de la terre, & bouchent ce trou avec une branche du même arbre, dont ils font un tampon: ils la laissent ainsi pendant un an, après quoi elle est d'un très-bon goût, selon Ribeyro, Auteur de l'Histoire de cette Isle.

Pour le préparer, c'est-à-dire, le rendre pur, beau, & tel qu'on l'emploie dans les compositions considérables, comme la thériaque, & le mithridat: on le met sur le feu dans une bassine, sans aucune addition d'humidité: on ne lui donne qu'une légère ébullition, après laquelle on le tire du feu, & l'ayant laissé un peu reposer, on l'écume bien soigneusement avec une cuiller percée; on le passe ensuite par un tamis de crin, après quoi il devient fort beau, très-pur, & d'une bonne consistance. La raison pour laquelle on ne lui donne qu'une légère ébullition, est qu'étant seul il a moins besoin d'une forte cuite, que si on y avoit ajouté de l'eau, qu'il faudroit ensuite faire consommer, pour réduire le miel en bonne consistance, & s'il restoit long-tems sur le feu, une partie de son odeur & de sa vertu ne manqueroit pas de se dissiper. Mais quand il est fort impur, les uns ajoutent autant d'eau qu'il y a de miel, les autres, le double, ou même, le triple, & si, après la consommation de l'humidité qu'on y a mise, il ne paroît pas encore tout à fait pur & clair, il faut avoir recours au blanc d'œuf pour le clarifier. Mais il vaut beaucoup mieux prendre du miel vierge, qui

n'ait point encore été au feu , & le mettre tout en coupeaux dans une manche ou chauffe, suspendue dans un lieu entretenu tiede par la chaleur du soleil, ou par le moyen des vapeurs d'eau chaude, afin que le miel puisse couler aisément à travers de la manche.

Confiture au miel. Voyez CONFITURE.

MIGNARDISE. Voyez l'article OEILLET.

MIGNATURE, ou MINIATURE. Ce qui distingue la mignature des autres peintures, est que 1. elle est plus délicate : 2. qu'elle veut être regardée de près : 3. qu'on ne la peut faire aisément qu'en petit. 4. L'on n'y travaille que sur du vélin ou sur des tablettes. 5. Les couleurs ne sont détrempées qu'avec de l'eau gommée.

Pour y bien réussir, il faudroit savoir parfaitement dessiner. Mais comme la plupart des gens qui s'en mêlent, le savent peu ou point du tout, & qu'ils veulent avoir le plaisir de peindre sans se donner la fatigue d'apprendre le dessin, qui est en effet un art dans lequel on ne devient savant qu'avec beaucoup de tems, & que par un continuel exercice, on a trouvé des inventions pour y suppléer, par le moyen desquelles on dessine sans avoir appris le dessin.

La premier est de calquer, c'est-à-dire, que si l'on veut faire en mignature une estampe, ou un dessin, il en faudra noircir le dessous, ou un autre papier, avec du crayon noir, en le frottant bien fort avec le doigt enveloppé d'un linge. Ensuite on passera légèrement un

linge par dessus, afin qu'il n'y reste point de poudre noire qui puisse gâter le vélin où l'on veut peindre, & sur lequel on attachera l'estampe, ou le dessein, avec quatre épingles, pour empêcher qu'il ne change de place. Si c'est un papier que l'on ait noirci, on le mettra entre le vélin & l'estampe, le côté qui sera noirci, sur le vélin, puis avec une épingle ou une aiguille dont la pointe sera émoussée, on passera par dessus tous les principaux traits de l'estampe, ou du dessein, les contours, les plis des draperies, & généralement sur tout ce qu'il faut distinguer l'un d'avec l'autre, appuyant assez, pour que les traits soient marqués sur le vélin qui sera dessous.

II. La réduction au petit pied, est une autre manière propre pour ceux qui savent un peu dessiner, & qui veulent copier quelque tableau, ou autre chose, que l'on ne sauroit calquer. Elle se fait ainsi: on divise sa pièce en plusieurs parties égales, par petits carreaux, que l'on marque avec du fusain, si elle est claire, & que le noir y puisse paroître, ou avec de la craie blanche, si elle est trop brune. Après cela l'on en fait autant & de pareille grandeur sur du papier blanc, où il le faut dessiner, parce que si on le faisoit d'abord sur le vélin, comme on ne réussit pas tout d'un coup, on le saliroit par de faux traits: mais lorsqu'il est au net sur le papier, on le calque sur le vélin, comme j'ai dit ci-dessus. Quand l'original & le papier sont ainsi réglés, on regarde ce qui est dans chaque carreau de la pièce que

l'on veut deffiner, comme une tête, un bras, une main, & le reste, & où cela est placé ; & on le met sur le papier, de même. De cette sorte on trouve où mettre toutes ses parties, & il ne reste qu'à les bien former, & les joindre ensemble. On peut aussi de cette manière réduire une pièce en aussi petit, ou la mettre en aussi grand que l'on voudra : faisant les carreaux de son papier plus petits ou plus grands, que ceux de l'original. Mais il faut toujours que le nombre en soit égal,

III. Pour copier un tableau, ou autre chose de même grandeur, on peut encore se servir d'un papier huilé & sec, ou d'une peau de vessie de cochon fort transparente : on en trouve chez les Batteurs d'or. Le talc fait aussi le même effet. Si l'on met une de ces choses sur la pièce, on verra au travers tous les traits, que l'on y tracera avec un crayon, ou pinceau ; ensuite on l'ôtera : on attachera cela sous du papier, ou du vélin, on exposera le tout contre une vitre, & l'on marquera sur ce que l'on aura mis dessus, avec un crayon ou une aiguille d'argent, tous les traits que l'on verra tracés sur ce dont on s'est servi, & qui paroîtront au travers de la vitre.

On peut, de même, se servir de la vitre, ou d'un verre exposé au jour, pour copier toutes sortes d'estampes, de desseins, & autres pièces, en papier ou vélin, les mettant & attachant dessous le papier ou le vélin, sur lequel vous le voudrez deffiner. Cette invention est très-bonne, & très-facile, pour faire

des pieces de même grandeur.

Si l'on veut faire regarder les pieces d'un autre côté, il n'y a qu'à les retourner, mettre le côté imprimé, ou dessiné, dessus la vitre, & attacher le papier au vélin, ou au dos.

C'est encore un bon moyen pour copier juste un tableau en huile, que de donner un coup de pinceau sur tous les principaux traits, avec de la laque broyée à l'huile, & appliquer sur le tout un papier de même grandeur; puis passant la main par-dessus, les traits de laque s'attacheront, & laisseront le dessin de la piece marqué sur le papier, que l'on peut calquer, de même que les autres. Il faut se souvenir d'ôter, avec de la mie de pain, ce qui sera resté de laque sur le tableau, avant qu'elle soit sèche.

On peut encore se servir de la ponce, faite avec du charbon pilé, mis dans un linge, dont on frotte la piece que l'on voudra copier, après qu'on en aura piqué tous les principaux traits, & attaché dessous du papier blanc ou du vélin.

IV. Un moyen plus sûr & plus facile que les précédens, pour une personne qui ne fait point dessiner, est le compas de Mathématique. Il est ordinairement composé de dix pieces de bois, en forme de regles, épaisses de deux lignes, larges d'un demi ponce, longues d'un pied, ou davantage, selon que l'on en veut tirer des pieces plus ou moins grandes.

Ayez un petit ais de sapin, couvert de toi-

le , ou de quelque autre étoffe , parce qu'il faut attacher dessus ce que l'on copie , & le vélin sur lequel on veut copier. On y plante aussi le compas , avec une grosse épingle , par le bout du premier pied à gauche , assez avant pour qu'il soit ferme , sans que cela l'empêche de tourner aisément. Lorsqu'on veut tirer du grand au petit , l'on met son original vers le premier pied placé à gauche , & le vélin , ou papier sur lequel on veut dessiner , du côté du dernier pied ; éloignant , ou approchant le vélin , à mesure qu'on voudra faire plus grand ou plus petit.

Pour tirer du petit au grand , il n'y a qu'à faire changer de place à son original & à sa copie.

En l'une & l'autre manière , il faut mettre un crayon , ou une aiguille d'argent , dans le pied sous lequel on place son velin , & une épingle un peu émoussée dans celui de l'original , avec laquelle il faut suivre tous les traits , la conduisant d'une main , & de l'autre , appuyant doucement sur le crayon , ou sur l'aiguille qui marque le vélin. Quand elle porte assez , il n'est pas même besoin d'y toucher.

On peut aussi tirer de grandeur égale ; mais pour cela , il faut planter le compas d'une autre sorte sur l'ais. Il y doit être attaché par le milieu , ou le centre ; & il faut mettre l'original & la copie des deux côtés , éloignés de ce pied du milieu de la même distance , ou de coin en coin , quand les pièces sont gran-

des. L'on peut même tirer plusieurs copies à la fois, de diverses & égales grandeurs,

Voilà à-peu-près toutes les facilités qu'on peut donner à ceux qui n'ont point de dessein. Pour ceux qui le possèdent, ils n'ont que faire de tout cela.

Quand votre piece est marquée sur le vélin, il faut passer avec un pinceau du carmin fort clair par-dessus tous les traits, afin qu'ils ne puissent pas s'effacer en travaillant : puis vous nettoyez votre vélin avec de la mie de pain, afin qu'il n'y reste point de noir, & fort doucement, de peur de l'écorcher.

Il faut que votre vélin soit collé sur une petite planche de cuivre, ou de bois, de la grandeur que vous voulez faire votre piece. Pour le tenir plus ferme & plus étendu, on peut se servir d'une tablette bien unie, avec une presse, prenant, pour coller le vélin d'Angleterre, ou autre, de la colle de farine & d'eau. Vous laisserez votre vélin plus grand d'un doigt tout autour, que votre planche, pour le coller par derrière : car jamais il ne faut coller sous ce qu'on peint, parce qu'outre que cela lui feroit faire quelque grimace, c'est que si on le vouloit ôter, on ne le pourroit pas. Après cela, on en coupe les petits coins, on le mouille avec un linge trempé dans l'eau, du beau côté, & l'on met l'autre contre la planche, avec un papier blanc entre-deux, & ce qui débordé, on le colle sur le dos de la planche, en tirant également, & assez fort pour le bien étendre. Au lieu de

mouiller, il vaudroit peut-être mieux humecter à la cane, ou entre des linges mouillés.

Les couleurs dont on se sert pour peindre en mignature, sont : le Carmin, l'Outremer, la Laque de Venise, & de Levant, la Laque Colombine, le Vermillon, la Mine de plomb, le Brun-rouge, la Pierre de fiel, l'Ocre de ruth, le Stil de grain, la Gomme gutte, le Jaune de Naples, le Mafficot pâle, le Mafficot jaune, l'Inde, le Noir d'ivoire, ou d'os, le Noir de fumée, le Bistre, la Terre d'Ombre, le Verd-d'Iris, le Verd de vessie, le Verd de montagne, ou de terre; le Verd de mer, les cendres vertes & bleues d'Angleterre, le Blanc de Céruse de Venise, voyez BLANC pour la Mignature.

Ces couleurs se trouvent toutes broyées à Paris & ailleurs, chez divers Marchands.

Comme toutes les couleurs de terre & d'autre matiere lourde, sont toujours trop grossieres, quelque bien broyées qu'elles puissent être, particulièrement pour des ouvrages délicats, à cause d'un certain sable qui y reste, on peut en tirer le plus fin, en les délayant avec le doigt, en grande eau, dans un godet, & après qu'elles sont bien détrempées, les laissant reposer un peu; puis versant par inclination, dans un autre vaisseau, le plus clair qui vient dessus: c'est le plus fin, qu'il faut laisser sécher. Et pour s'en servir, on le délaye avec de l'eau gommée, sur-tout pour le blanc de céruse, où il y a de la craye ou blanc d'Espagne, qui demeure, de même qu'

ce qui est de plus grossier & de plus pesant dans les autres couleurs, au fond du godet où on les a détrempées.

Si vous mêlez un peu de fiel, soit de bœuf, soit de carpe, ou d'anguille, particulièrement de ce dernier, dans toutes les couleurs vertes, noires, grises, & jaunes; vous leur donnerez un lustre & un éclat qu'elles n'ont pas d'elles-mêmes. Il faut tirer le fiel des anguilles, quand on les écorche, & le pendre à un clou, pour le faire sécher; & quand vous voulez vous en servir, il le faut détremper avec de l'eau-de-vie, & en mêler un peu dans la couleur que vous devez déjà avoir délayée. Cela fait aussi que la couleur s'attache mieux au vélin; ce qu'elle fait difficilement, quand il est gras. De plus, ce fiel l'empêche de s'écailler.

Il y a des couleurs qui se purifient par le feu, comme l'ocre jaune, le brun-rouge, l'outre-mer, & la terre d'ombre. Toutes les autres s'y noircissent: mais si vous faites brûler lesdites couleurs avec un feu ardent, elles changent: le brun-rouge devient jaune, l'ocre jaune devient rouge, la terre d'ombre se rougit aussi; la céreuse y prend la couleur de citron, & c'est ce qu'on appelle *Mafficot*.

L'ocre jaune, brûlé, devient beaucoup plus tendre qu'il n'étoit, & plus doux que le brun-rouge pur. Le brun-rouge cuit, devient plus doux que l'ocre jaune pur. L'outremer le plus beau, & le plus fidele, cuit sur une pelle rouge, devient beaucoup plus brillant;

mais il se diminue, & est plus grossier, & plus dur à travailler pour la mignature, s'il est raffiné de cette façon.

On délaye toutes ces couleurs dans de petits godets d'ivoire, faits exprès, ou dans des coquilles, avec l'eau dans laquelle on met de la gomme arabique & du sucre candi. Par exemple, dans un verre d'eau, il faut gros comme le pouce de gomme, & la moitié de sucre candi. Ce dernier empêche les couleurs de s'écailler, quand elles sont appliquées, ce qu'elles font ordinairement, quand il n'y en a pas, ou lorsque le vélin est gras.

Il faut tenir cette eau gommée dans une bouteille bouchée, & propre, & n'en jamais prendre avec le pinceau, quand il y aura de la couleur, mais avec quelque tuyau, ou chose semblable.

L'on met de cette eau dans la coquille, avec la couleur que l'on veut détremper, & on la délaye avec le doigt, jusqu'à ce qu'elle soit bien fine. Si elle étoit trop dure, il faudroit la laisser amollir dans la coquille, avec ladite eau, avant que de la délayer, ensuite la laisser sécher, & faire ainsi de toutes, excepté des verds d'iris & de vessie, & de la gomme gutte, qu'il ne faut détremper qu'avec de l'eau pure. Mais l'outremer, la laque, & le bistre, doivent être plus gommés que les autres couleurs.

Si vous vous servez de coquille de mer, il faut auparavant les laisser tremper deux ou trois jours dans l'eau chaude, pour ôter un